

Mbembe, A. (2016), *Politiques de l'inimitié*, Paris, La découverte, 184 p.

Guillaume G. Poirier*

Cet essai représente une lecture indispensable à toute critique contemporaine en philosophie politique internationale, spécialement en ce qui a trait aux «guerres contre le terrorisme», aux états d'urgence aux crises des frontières, aux conflits raciaux et génocidaires, et autres dispositifs de ségrégation. Il suscitera donc un vif intérêt chez toute personne travaillant sur les questions coloniales et postcoloniales, en mettant l'accent sur l'Algérie de Fanon et l'apartheid sud-africain. Finalement, il enrichira toute recherche en éthique fondamentale gravitant autour des foyers de la fondation du sujet et de l'intersubjectivité.

Dans son dernier ouvrage intitulé *Politique de l'inimitié*, Achille Mbembe délaisse le temps des généalogies pour nous offrir une analyse du contemporain, orientée cette fois autour du thème de la globalisation de la relation d'inimitié, de la militarisation corrélative des conflits mondiaux et de la multiplication des frontières. Ainsi suivons-nous le regard du philosophe postcolonial autour des deux catégories essentielles à une critique de notre temps : l'une, la race, historiquement constituée et encore aujourd'hui aussi floue, perpétue la violence des régimes coloniaux et esclavagistes dont elle est héritière, l'autre, la guerre, institue la folie de la terreur comme mode de gouvernement à l'échelle mondiale. L'analyse pose la violence des guerres et des frontières comme fait fondamental de notre temps dans un contexte où de larges populations de plus en plus vulnérables définissent leur survie par leur capacité à se mouvoir. Par cette idée d'inimitié, Mbembe entend faire référence à ce fantasme de

* L'auteur est étudiant à la maîtrise en philosophie (Université de Montréal).

séparation où l'autre n'est jamais conçu que comme extériorité absolue, différence exécrationnelle à maintenir hors de soi. L'auteur exhume donc dans cette relation d'hostilité généralisée un événement historique hors du contemporain, soit cette violence qui, sous la forme particulière de la guerre, nous apparaît à la fois comme le remède et le poison de notre époque, le *phármakon* de nos enjeux politiques globaux. Guerres, conquêtes, occupations, génocides, autant de modalités de l'inimitié qui, dans sa croissance mondiale, devient rapport au monde et à autrui où tout ce qui n'est pas soi-même n'est que signification vide vouée à disparaître, voire à être annihilée.

Si les travaux de Mbembe s'organisaient surtout autour de l'histoire coloniale, du racisme subjectivant et de l'esclavage triangulaire entre l'Afrique, l'Amérique et l'Europe, son entreprise cherche cette fois à dégager les modes actuels de violence et de gouvernement en relation avec les fondements politiques du Vieux Continent. Plusieurs traits caractérisent ces modes. D'abord, la résurgence des nationalismes, doublée du rêve d'une communauté sans étrangers, se combine aux guerres terroristes à double front qui généralisent des conditions qui demeuraient jusque-là le fait d'une violence limitée aux guerres et occupations coloniales. Viennent ensuite le repeuplement et le rétrécissement du monde, notamment au travers des flux migratoires croissants, de la multiplication des camps de réfugiés prolongés et de l'asymétrie raciale de la perméabilité des frontières. Autre fait notoire, la digitalisation de l'humain qui en calcule chacun des aspects et les compile sous le format de métadonnées commercialisables, bagages digitaux et flux d'informations qui en viennent jusqu'à constituer des individualités contemporaines. S'ajoute à cela, la financiarisation de l'économie mondiale à une échelle temporelle inaccessible et qui a pour effet paradoxal une compression du temps et une fragilisation de l'économie. Mbembe note finalement la nécessité d'une critique du capitalisme pour penser la valeur de l'inimitié, du fait d'une symétrie entre marché et guerre, où les conflits armés, matrices du développement technologique, fonctionnent aujourd'hui comme mode de production.

La déconstruction postcoloniale ici à l'œuvre postule donc la régionalité des discours et concepts qu'elle traite. Par-là, il ne s'agit

pas de rejeter l'universel comme catégorie, mais plutôt de lutter contre la neutralisation de l'universel qui voudrait l'exclure de toute possibilité de débat. S'inspirant de Fanon, Mbembe redéfinit ainsi l'universel comme « violence des vainqueurs de guerres qui sont naturellement des conflits de prédation¹ » et va jusqu'à trouver les racines de cette violence à même toute une tradition ontologique occidentale. Il conteste donc avec conséquence l'idée heideggérienne de la quête destinale de l'humanité vers l'Être, quête liée à un certain rapport apocalyptique et une expérience du recommencement qu'il faudrait non pas étendre à toute l'humanité, mais bien limiter à l'Occident. L'auteur offre en contrepoint les conceptions du monde antique africain, où la tradition pense davantage la *relation* et l'*implication mutuelle* que l'*être*. À cet égard, il montre que la recherche occidentale d'un horizon ontologique n'est pas sans rapport avec sa destinée coloniale et ses atrocités corrélatives. De même, l'Apocalypse demeure, pour l'analyste, au cœur des violences politiques de notre époque.

Pour répondre aux crises des racismes contemporains, Mbembe rappelle que nos subjectivités correspondent à des êtres de frontières, êtres faits d'emprunts à même les autres et gardant une part des autres en eux : « l'Autre n'est autre qu'en tant qu'il a une place parmi nous² ». En cela, les guerres se fondent sur un rapport paradoxal à l'ennemi, figure déshumanisée chez qui l'on retire toute possibilité de communication, que l'on n'hésite pas à constituer s'il vient à manquer et ce, en vue de maintenir la légitimité du pouvoir. La guerre s'institue ainsi au moyen d'un dispositif fondamental de séparation qui tend à soutenir de plus en plus un certain fantasme d'annihilation face au décentrement et à la pluralisation du monde. En témoigne la tendance du politique à se penser en terme de lutte à mort contre l'ennemi ; les guerres devenant par-là d'autant plus sanglantes qu'elles peinent toujours plus à définir leurs cibles, l'ennemi, qui demeure néanmoins et en dépit de la guerre « cet autre que je suis³ ».

Comme en biais de cette réciprocité latente, la nouvelle technologie de l'ennemi intérieur positionne désormais chaque individu dans l'ordre d'une double potentialité : le citoyen et le

¹ Mbembe, A. (2016), *Politiques de l'inimitié*, Paris, La découverte, p. 89.

² *Ibid.*, p. 121.

³ *Ibid.*, p. 69.

terroriste. C'est que la fréquence des attentats suicides a autorisé une extension de la guerre civile à l'intérieur même des États au moyen des mesures d'exception. Mbembe soutient qu'une mobilisation importante d'énergies psychogènes a été nécessaire pour soutenir les divers états d'urgence contemporains. Or, cette suspension des inhibitions pulsionnelles dans l'administration des masses aurait libéré une nouvelle forme de racisme lubrique prenant plaisir à l'ignorance et affichant sa bêtise : le nanoracisme, sorte d'exclusion raciale qui souhaite conserver sa bonne conscience, s'exprimant au travers des gestes quotidiens d'apparence anodine et visant ultimement à rendre la vie de l'étranger invivable en vue de le forcer à l'autodéportation.

Suit une thèse lucide et cinglante : le monde colonial aurait toujours été le versant inavoué des démocraties, un double nocturne plutôt qu'une erreur accidentelle. L'exploitation coloniale et le système esclavagiste se posant comme des pierres angulaires dans l'édifice capitaliste libéral de par les nouveaux modes d'accumulation qu'ils annoncent, analyser les tenants coloniaux des démocraties devient dès lors nécessaire pour saisir la violence mondiale contemporaine. À cet égard, Mbembe s'offusque des critiques pensant la violence des démocraties comme un mal intrinsèque et limité au territoire des sociétés occidentales. Il rappelle bien plutôt le rapport d'implication de cette violence au mouvement d'expansion coloniale qui vint de pair avec la reconfiguration politique des sociétés dites démocratiques. L'inimitié prise comme fait fondamental et constitutif des démocraties libérales, la haine et la violence constitueraient à eux deux les modes par lesquels nos démocraties auraient accès au présent et réaliseraient leur destin.

Vers le projet positif d'une éthique du commun, un chapitre entier se consacre à la pensée de Frantz Fanon et aborde la tension entre principes de destruction et de vie au travers des guerres coloniales. Dans cette manière du racisme à consolider l'objet de ses fabulations, la position racisée y est toujours une position de l'Autre, rôle instable où le sujet racisé doit se conformer à la conduite que l'on prévoit de lui. Pour sortir de l'impasse de la domination raciale, le geste inaugural du *non* comme préambule à la fête créative de formations identitaires, peut cesser cette subjectivation raciale et raciste qui continue encore aujourd'hui à dominer. Mbembe utilise cette conception fanonienne de la libération, où toute humanité commence

par l'attitude fondatrice qui se laisse affecter par autrui, pour mieux refonder le concept d'humanité au moyen de l'idée d'une vulnérabilité commune. Il vise du même coup une généalogie du commun et le développement « d'une politique du vivant par-delà l'humanisme⁴ », en somme une tentative de penser nos relations sur la base d'une réciprocité et d'une finitude communes. Il prolonge également cette subversion de l'identité au travers de la critique afrofuturiste de l'humanisme qu'il souhaite radicaliser. Si l'afrofuturisme voit dans les conditions mêmes de l'humanisme moderne la ségrégation de toute une classe de sujets réduits à la condition d'objet⁵, ce courant esthétique-politique de la seconde moitié du XX^e siècle vise un usage subversif de l'objet-humain en tant que potentialité plastique quasi-illimitée. Au-delà de la contestation de cette part objectivée de l'homme que représente l'esclave, il faudrait également reconnaître le brouillage historique des différences entre objet, animal et humain, et faire du même coup de l'être humain une confluence identitaire, plastique et révolutionnaire de ces trois zones.

Mbembe nous offre pour finir une réflexion sur le racisme de demain à l'ère de la séparation et de la terreur qui nous enivre, et pose d'un même geste la question de savoir s'il nous est possible de rencontrer réellement l'Autre, une rencontre autre que sous le mode de l'acquisition d'un objet instrumental. Pareille rencontre serait la condition de possibilité d'une politique du monde de l'en-commun et du semblable, et non celle d'une démocratie de la juxtaposition des identités et de l'intégration des différences. Il faudrait du même coup réanimer et reconnaître une mémoire collective plurielle pour pouvoir imaginer un monde commun, condition *sine qua non* d'une véritable humanité fondée sur la reconnaissance d'une vulnérabilité partagée et du caractère inextricable de nos relations entre subjectivité et altérité.

⁴ Mbembe, A. (2016), *Politiques de l'inimitié*, Paris, La découverte, p. 8.

⁵ Cette fameuse « idée d'espèce humaine qui est mise en échec par l'expérience nègre », *Ibid.*, p. 146.